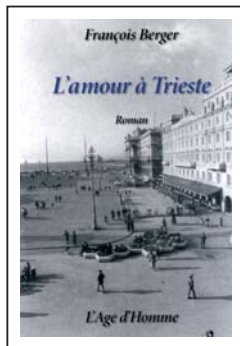


## LA VIE COMME UNE CHASSE AUX PAPILLONS



Antoine, personnage central de ce roman, ne parvient pas à nous conduire à Trieste, où nous est promis l'amour. Non qu'il n'y aspire pas, mais il n'arrive pas à faire aboutir ce projet. Il subit l'existence comme une éternelle chasse aux papillons où ces lépidoptères échappent toujours à son filet. Pourtant, il n'est plus «à la fleur de l'âge». Il est dans une cinquantaine bien accomplie. Après vingt-trois ans de barreau à Neuchâtel, il vient de bifurquer vers le secrétariat culturel de l'ambassade de Suisse à Paris. Célibataire, il n'est pas insensible à la gent féminine. Il sacrifie, chaque fois qu'il en a l'occasion, aux plaisirs charnels qu'elle peut lui procurer, sans que ceux-ci le conduisent à une relation plus profonde. Pour lui, «un grand amour, ça n'existe pas». L'idée de se marier ne lui vient que pour aussitôt l'écarter, et celle d'avoir un enfant à qui transmettre son patrimoine n'entre pas en ligne de compte.

En fait, Antoine reste attaché à sa mère, veuve de 73 ans, à ses yeux étonnamment jeune. Enfin et surtout, il a une affection et une admiration sans limite pour son frère Abel, de douze ans son cadet. Lequel incarne les aspirations qu'Antoine n'a pas réussi à réaliser. Abel a boulinguagé dans le monde entier, pratiqué tous les mé-

tiers. Il est à la fois marié à Geneviève et pris dans les rets d'un grand amour, à Trieste précisément, avec Adriana.

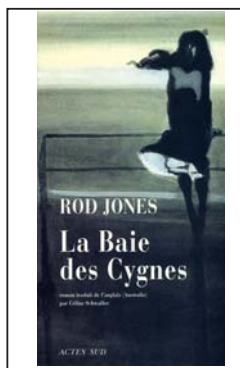
A peine installé à Paris, Antoine n'aspire qu'à être rejoint par son frère. Il lui aménage une chambre dans son appartement, probablement pour réaliser avec lui cette fusion à laquelle il tend intensément, faire à travers lui éclore ce qu'il enferme dans un cocon, devenir enfin le papillon épanoui qu'il voudrait être. Las, non seulement le frère tarde à venir, mais quand il est enfin à Paris, le rêve ne prend pas corps. Pire encore, Abel n'est pas sitôt reparti qu'Antoine apprend sa mort d'un arrêt du cœur.

Dans les pages qui évoquent le deuil du frère, le roman de François Berger atteint sa vraie dimension. De plaisant, il devient attachant et profond, par ses réflexions sur la mort: «*Toute disparition d'un proche, dit-il, nous libère de l'angoisse de le perdre.*» Antoine n'abandonne pas pour autant sa chasse aux papillons. «*Je veux être, confie-t-il, un papillon pour lequel les cimetières sont les paradis les plus beaux!*» Il ambitionne dès lors de rejoindre Trieste et de se substituer à son frère auprès d'Adriana. Ironie, celle-ci le ramène à Paris, où elle fait momentanément du théâtre, et finalement lui échappe. S'il existe, l'amour à Trieste n'est pas pour lui...

Michel de Montmollin ■

François Berger, *L'amour à Trieste*, Ed. L'Age d'Homme

## PLATONIQUE MISE A NU



La mondialisation a (tout de même) ceci de bon que, sur le plan culturel, elle nous offre de découvrir des gens, des expressions de valeur que nous n'aurions jamais pu apprécier une ou deux décennies auparavant. Ainsi, qui, sous nos latitudes, avait goûté, voire seulement entendu parler de la littérature australienne il y a un quart de siècle? Qui aujourd'hui encore a lu ou est familier de noms tels Peter Carey, Patrick White, Tim Winton ou Kim Scott... pour ne citer qu'eux? Personne ou presque. Et pourtant, il s'agit d'auteurs dont le talent est couronné de

succès dans leur pays! Grâce notamment à des maisons d'édition francophones comme *Actes Sud*, l'ouverture est heureusement en train de s'opérer. Ce qui nous vaut en l'occurrence d'accéder à *La Baie des cygnes*, roman de Rod Jones dont *Julia Paradise* et *Images de la nuit* auraient déjà été traduits en français.

Le sieur Rod Jones affiche une cinquantaine bien sonnée, et il a tout lâché pour «entrer» exclusivement en écriture voici une petite vingtaine d'années. Prétendre que le «virus» a trouvé en lui un terrain favorable relève de l'euphémisme. *La Baie des cygnes* en apporte la preuve: que voici de la belle ouvrage! Rigoureuse, parfaitement «torchée», et qui présuppose, par-delà d'indéniables qualités de style, une maturité et une connaissance des justes profondeurs humaines - à l'abri des tentations caricaturales - qui confèrent à ce roman une solidité sans faille. Une solidité «meublée» de personnages aux vécus jalonnés de douleurs «littérairement inspiratrices», dont les rencontres, qui laissent une large place à une

approche mesurée, dictée par des craintes mêlées de pudeur, et à d'importants silences, dont les rencontres donc vont progressivement faire tomber des barrières intérieures pour dévoiler des êtres de moins en moins tentés de dissimuler leur solitude, leurs blessures, leurs faiblesses respectives. Cette révélation recèle beaucoup d'émotions difficilement contenues.

A l'arrivée, l'histoire est quasi trop simple, trop ordinaire ou prévisible pour ériger ce livre au rang de «monument». Son auteur devra dès lors se contenter de figurer parmi les représentants d'une vraie, digne et respectable création contemporaine. Toutefois, par les temps qui courent et qui consacrent souvent, en particulier en librairie, le règne du n'importe quoi par n'importe qui, ce titre équivaut à un éloge, bien mérité!

Laurent Borel ■

Rod Jones, *La Baie des cygnes*, Ed. Actes Sud

Page parrainée par:

MÉDITER DIRIGER PRIER ÉDIFIER  
RÉFLÉCHIR AIMER UNIR ESPÉRER  
BÉNIR ILLUSTRER PRÊCHER LIRE

**PAYOT**  
LIBRAIRE